Document generated on 04/24/2024 3:49 a.m.

Frontières

FRONTIÈRES

J'ai commencé mon Éternité...
Extraits du spectacle littéraire conçu à partir de textes d'Édith Fournier

Marie-Louise Leblanc

Volume 20, Number 1, Fall 2007

La « bonne mort »

URI: https://id.erudit.org/iderudit/017962ar
DOI: https://doi.org/10.7202/017962ar

See table of contents

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)
1916-0976 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Leblanc, M.-L. (2007). *J'ai commencé mon Éternité...* Extraits du spectacle littéraire conçu à partir de textes d'Édith Fournier. *Frontières*, *20*(1), 112–114. https://doi.org/10.7202/017962ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

J'ai commencé mon Éternité[1]…

Extraits du spectacle littéraire conçu à partir de textes d'Édith Fournier

Marie-Louise Leblanc,
directrice des productions « et *Jules* à mes côtés… ».

La maladie d'Alzheimer ayant emporté sa mère au début des années 1980, voilà qu'un mal similaire frappe, en 1998, son conjoint, le cinéaste documentariste Michel Moreau. Édith Fournier va alors prendre la plume et partager avec nous ces deux expériences d'accompagnement. Deux livres verront le jour : *La mère d'Édith*, initialement paru en 1983 et récemment réédité à l'automne 2007, et *J'ai commencé mon éternité*, paru en février 2007. Deux documentaires s'inspireront également de l'histoire d'Édith et de son conjoint, soit : *Mon ami Michel* (de Jean-Pierre Lefebvre) et *Édith et Michel* (de Jocelyne Clarke). Le 18 mai 2006, le spectacle littéraire *J'ai commencé mon Éternité…*, réalisé à partir des récits de l'auteure, a été créé à l'Institut universitaire de gériatrie de Montréal. La mise en scène était de Marie-Louise Leblanc, directrice des productions « et *Jules* à mes côtés… », et la distribution réunissait Françoise Faucher et Louise Laparé. *J'ai commencé mon Éternité…* a par la suite été présenté à la Bibliothèque Gabrielle-Roy à Québec, au Séminaire de Sherbrooke pour le compte de la Société Alzheimer d'Estrie, au Théâtre de Quat'Sous, à la Chapelle historique du Bon-Pasteur, à la Grande Bibliothèque du Québec à Montréal, ainsi qu'en Gaspésie et aux Îles-de-la-Madeleine.

LA MÈRE D'ÉDITH…

[…] Quand on entre pour la première fois dans un hôpital pour malades à long terme, on se sent transporté dans un monde absurde, étrange, un entre-deux de la vie et de la mort. Les sons, les odeurs, le spectacle… On a l'impression d'étouffer, en écarquillant des yeux sinon effrayés, du moins étonnés. Des hommes et des femmes, vous regardent fixement, ils ont l'air de demander, ou plutôt de ne plus pouvoir demander… Des fauteuils roulants partout, des sacs d'urine, des gens qui grognent, d'autres qui gémissent, d'autres qui tremblent. C'est assez impressionnant ! En contraste avec ce tableau hallucinant, certains parlent fort, roulent vite, les infirmières rient, chantent, on blague ici et là ; bref, il règne une familiarité étonnante.

[…]

Maman va mourir.

Le compte à rebours est commencé. On a beau s'y attendre, savoir que ça approche, c'est malgré tout inattendu. Je me mets à pleurer, je tremble, je veux la voir sur-le-champ… Je n'arrive pas à contrôler ma réaction, je suis dépassée par elle. Je me sens au bord du précipice et mes moyens habituels ne suffisent plus.

Michel, mon compagnon, est malheureux de me voir souffrir. Il m'offre sans ménagement sa disponibilité, sa compréhension, son support. Il m'accompagne et m'invite à aller jusqu'au bout de mes initiatives alors qu'il est encore temps.

Je suis donc allée voir Maman avec Michel. On l'avait laissée dans sa chaise jusqu'à mon arrivée. La tête penchée par-devant, elle émettait un petit son saccadé, une sorte de plainte bien courante et connue de ceux qui arpentent les couloirs d'un tel hôpital.

Louise Laparé dans *J'ai commencé mon Éternité…*
Photographie de Pierre Perrault

C'est une incantation venue du fond de l'âme, la voix d'une flamme qui vacille et s'endort. Elle semblait apparemment occupée à regarder sa main gauche qui, malgré elle, ne cessait de frapper son genou par petites secousses cadencées… Les genoux maigres s'entrechoquaient sans répit au même rythme. Mais son regard était ailleurs, bien au-delà de nous, plus loin qu'au fond d'elle-même… Un regard d'un autre type ! D'abord figée, impressionnée, j'arrive enfin à m'approcher d'elle, m'agenouille à ses pieds pour qu'elle n'ait pas à lever la tête pour me regarder.

– Maman, c'est Édith. As-tu mal ?

J'essaie de percevoir, au travers de ce gémissement indéfini, l'indice d'une communication avec moi, le signe, même infime, que cette mère a reconnu sa fille.

– As-tu du mal, Maman ?

– Non !

Quel soulagement ! Elle me répond et ne souffre pas. Se peut-il toutefois qu'on ne souffre pas dans cet état ?

Quelque chose se passe que je ne comprends pas, une fois de plus. Elle est tordue, absente, crispée, et elle ne souffre pas. Elle est encore vivante.

Je caresse sa main. Puis, une idée complètement incongrue me vient à l'esprit : l'envie me prend de la bercer, comme elle l'a tant fait quand j'étais petite.

Nous avons tiré le rideau ; les hôpitaux et leurs habitants n'ont pas l'habitude de ce genre de contact. Nous nous sommes cachés, sans faire de bruit comme si nous avions à commettre, mon mari et moi, un geste illégal, condamnable. Michel l'a prise et l'a déposée dans mes bras, comme on présente un enfant à sa mère. J'ai appuyé sa tête chaude dans le creux de mon épaule et j'ai senti son petit souffle saccadé effleurer mon cou. Ses cheveux blancs me caressaient la joue et j'y découvrais une douceur semblable à celle que j'éprouve lorsque j'endors ma fille. Je la tenais serrée sur moi et, peu à peu, je l'ai sentie se détendre devant la chaleur, le contact de nos corps reconnus. Doucement, religieusement, je l'ai bercée. Les images de ma mère douce que j'avais oubliées me revenaient une à une, son plaisir à me bercer, à m'embrasser, à prendre ma tête dans ses mains, là, sous le menton… Et puis, j'entendais ses chansons. L'idée folle m'est venue aussi de lui chanter les berceuses qu'elle-même me chantait : *Les Langes blancs*, *Le Petit Journal rose* et *Il était un petit navire*. Alors, un miracle s'est produit, de ces miracles possibles, seulement à l'aube de la mort. Pour me dire enfin qu'elle m'avait comprise et d'un langage qu'elle me savait capable d'entendre, elle a chanté avec moi, d'une petite voix saccadée et fébrile, mais d'une voix que j'ai très bien reconnue. Je sais qu'elle a chanté avec moi, je l'ai entendue. Michel aussi. Elle a chanté avec moi, ce soir-là ! Je la sentais enfin heureuse !

Nous l'avons ensuite couchée… en chuchotant pour ne rien briser de ce mystère inestimable… et elle s'est endormie, paisible. Pour la première fois, je suis partie apaisée, réconciliée, remplie du sentiment d'être sa fille, d'être enfin la fille d'une mère. Au cours de ce voyage au creux de mon enfance, ce soir-là, j'avais accouché de ma mère et peut-être d'une fille neuve… à trente-huit ans ! […]

Françoise Faucher dans *J'ai commencé mon Éternité…* Photographie de Pierre Perrault

J'AI COMMENCÉ MON ÉTERNITÉ…

[…] Quand j'ai vu apparaître à l'été 1998 les premiers signes de la maladie chez mon conjoint, le cinéaste documentariste, Michel Moreau, ce fut d'abord l'incrédulité. Incrédulité non pas en lui, mais, en la bonne fortune en laquelle j'avais placé ma confiance. Cette même fortune qui jusque-là avait présidé à notre devenir conjugal, maintenant, nous désertait. Ce fut la première grande désillusion et non la moindre. Nous n'étions plus les enfants du bonheur. Nous n'étions plus les amants de la combinaison chanceuse.

[…]

Été 2002… quatre ans après le début de ta maladie.

Tu ne marches plus, depuis plus d'un an.

Tu parles peu, tu regardes, tu vis.

Tu sembles ne pas souffrir, à quelques exceptions près, de ton retrait.

Nos bavardages, à côté de ton profond silence, détonent. On pourrait croire que tu n'es plus là.

Tu n'es plus là où nous sommes, nous les bavards, les performants, les efficaces. Je sais, je sais que la dégénérescence de tes neurones enraye ton langage. C'est vrai souvent, pas toujours. Lorsque tu me parles, tu es celui qui a toujours été.

Je place ton fauteuil sur le balcon. Je te dis que tu seras ainsi avec moi. Je dois étendre dix sacs de terre pour refaire la pelouse abîmée. « Laisse-moi faire », me dis-tu, « c'est trop dur pour toi ».

Je suis saisie, tu as le même ton qu'il y a cinq ans, les mêmes réflexes, la même attention. Tu n'as pas changé. Tu es celui qui l'hiver dernier, alors que tu étais nouvellement invalide, me

disait : « Laisse, je vais pelleter. » On pourrait dire que tu n'es vraiment plus là. Confus, parti, gaga. Moi je sais que c'est toi qui parles. Que tu n'as rien perdu de ta profonde identité. Tu ne sais pas que tu ne marches plus. Ou plutôt, non ! Tu te ressens valide. Debout, en marche. L'intégrité de ton identité est sauve.

Tiens, il y a deux semaines. Tu voulais venir en vacances avec moi. Éternelle question qui me jette dans le désespoir. Et je te réponds, dérisoirement : « Mais c'est pas possible, Michel, il y a des escaliers. » Tu t'offusques, abasourdi et tu répliques : « Mais je monte les escaliers, moi ! » Oserais-je te dire que tu ne peux plus le faire ? Dans ta mémoire, tu marches, tu montes les escaliers, tu pellettes la neige et tu étends la terre. Tu m'apprends que l'important est de vivre comme un homme debout, un homme qui crée, qui fait des films et qui rêve. Je dois savoir que lorsque le matin, tu me dis que tu as écrit, que tu as « tourné » cette nuit et que tu as parlé à toutes ces personnes qui habitent ta chambre, je dois savoir que tu n'es pas en train d'halluciner, mais que tu es vivant, vibrant.

Qui a dit que tu perdais la mémoire ? Mais c'est la mémoire qui parle à ta place. La mémoire, c'est le sauvetage de l'identité. D'une identité intègre, intégrée. C'est ce que je découvre avec toi. Pour le moment, tu as les yeux rivés sur moi, tu ne manques rien de mes gestes, de mes intonations, de mes folies. Une bonne heure tu me suis de la sorte. Comme le nourrisson que tu as été, tu te réjouis de ce paysage aimant qui tourne autour de toi. Puis soudain, alors que nous partagions toi et moi le même silence, tu me dis : « Es-tu ma femme ? » « Mais oui, je suis ta femme. » « Ah ! » [Un temps.] « Es-tu ma femme ? » « Oui ! As-tu quelque chose à me dire ? » « Oui. [Longue hésitation…] Je t'aime ! » C'est à se dissoudre d'amour, à se dissoudre d'amour… Michel récupère également un brin de parole lorsque me voyant approcher du lit, il soulève en tremblant la couverture et me murmure dans un souffle infiniment jeune : « Allez, viens ! » Le tout petit lit d'hôpital redevient lit conjugal, le temps de loger ma tête sur son épaule, de promener ma main sur sa poitrine encore vivante, le temps de sentir le battement de son cœur chaud. Il prend mon bras dans ses bras, comme on tiendrait une gerbe de fleurs. Oui, nous sommes encore un couple, un vieux couple de trente ans de vie pleine !

Puis, quelque temps plus tard, par un certain matin d'automne : une confidence, une confidence de ce compagnon dont on dit pourtant qu'il est confus, condamné, dont on dit que la fin est prochaine. Bref, une déclaration inouïe de Michel qui me laissera tout simplement, sans voix : « Tu sais, je pense que j'ai commencé… mon éternité ! »

Trouble de mémoire, dites-vous ? J'aime croire que c'est mon regard sur lui, mon corps encore amoureux qui le lui dit de toutes les façons et mon cœur vautré dans la tendresse qui appelle chez lui ces mots d'amour, qui appelle chez lui, tous ces aveux, qu'il me faudra hélas, saisir au vol, car ils seront, désormais, de plus en plus rares, et par le fait même, de plus en plus précieux…

Lorsque je parle de toi, lorsque j'écris sur toi, lorsque j'ai l'audace de rendre public un pan de notre histoire, j'offre le plus intime de nous deux au regard de l'humanité. C'est dangereux, douteux, hasardeux. Mais je ne résiste pas au plaisir de séjourner dans la tendresse de te dire, de te raconter, de te célébrer. Je déroule notre histoire et c'est une tendre distance qui s'empare de mon présent autant que de mon devenir. Est-ce là me préparer au pire ? Peut-être. Et pourquoi pas. Vous, qui êtes témoins des déchirements et étonnements de notre évolution, sachez que cette parole livrée au risque de mes excès, me permet de le laisser partir peu à peu. C'est dans la conscience de l'intensité mise au jour que la consolation fait son œuvre. J'ai besoin d'être consolée et il n'y a pas de honte à le déclarer…

Bibliographie

FOURNIER, Édith (2007a). *J'ai commencé mon éternité*, Montréal, Éditions de L'Homme.

FOURNIER, Édith (2007b [1983]). *La mère d'Édith – L'Alzheimer*, seconde édition, Montréal, Éditions de L'Homme.

Note

1. Le titre du spectacle se distingue de celui du livre qui lui s'écrit : J'ai commencé mon éternité (Fournier, 2007a).